



Chantal Belfort
Psychanalyste

En Dire...

Finitude ...



Pour certains la finitude serait due à un aveuglement intellectuel et à une propension à la conclusion hâtive. La délimitation du concept de finitude pourrait alors bien provenir d'un usage abusif du langage et d'une apparence de limitation plutôt que d'une limitation réelle. Plus encore, il pourrait même s'agir d'un concept qu'il faudrait qualifier d'arbitraire. Si pour Kant, la finitude, comme passivité de la sensibilité, devient ce par rapport à quoi l'Absolu est relativisé, l'Absolu n'est plus, - comme c'est encore le cas chez Descartes-, le fait premier par rapport auquel la finitude prend sens. En raison de la structure finie de la connaissance humaine, il n'est plus qu'une idée et non une réalité première. Tandis que pour Descartes, la finitude s'assemble de l'incapacité pour l'homme de connaître et d'agir en adoptant le point de vue de Dieu, de l'impossibilité d'échapper au champ de l'humain et d'appartenir à une communauté régie par des lois absolument valables. Bref c'est la prise en charge d'une existence forcément risquée, car privé de toute caution divine. Ainsi donc, par là même Descartes serait l'un des penseurs de la finitude. Si pour Hegel la dialectique identifie le fini et l'infini et permettrait une réalisation du Savoir absolu, Kojève au contraire infinitise le désir, mais le restitue à l'être fini par excellence ; l'être acquiert sa liberté en désirant sa mort donc principalement en prenant conscience de sa mort. Pour Lacan, quant à lui, penseur du primat du symbolique, il n'est nul besoin de conscience de soi ou de conscience de la mort, car le désir de mort lui-même se réduit à un désir de l'Autre (« le désir de l'homme est le désir de l'Autre ») : il est donc forcément inconscient. Pour lui, la finitude n'est pas rapportée à la mort et à l'angoisse de la mort, mais d'emblée à la naissance. En fait, les questions du sujet et du réel sont ici soulevées. Qu'il y ait conscience ou pas, l'être un jour ne sera plus. La mort, seule certitude, sera sa compagne ou son adversaire de vie, ou encore fera partie d'un déni par l'habitude d'une volonté de toute-puissance. Selon l'image qu'il en aura, selon ses représentations, le Sujet (de l'Inconscient) qui est du parlêtre n'a alors d'autre choix que de dire ou de se nourrir de ses angoisses dans une impuissance à vivre, à être. Il peut aussi faire le choix d'en apprendre toujours plus d'un savoir qui échappe, mais qui lui donne l'impression d'une meilleure gestion de vie vers ce moment ultime qui finit l'être -ou qui est de l'être fini-, la mort. Finalement, comme le disait Jacques Lacan, l'être en est de la finitude, du pas-tout et celles et ceux qui ont eu à démordre de l'expérience analytique en ont reçu un savoir acceptable, sinon du savoir absolu, qui lui permette d'entrer en puissance d'eux-mêmes bien qu'étant du fini.

De l'image...

Dans toutes ces assertions, chacun en est de ses représentations pour en dire du concept de finitude dans le champ de la conscience. Une réalité subsiste avec la psychanalyse et l'expérience analytique qui rendent compte de la réalité en inconscient. A sa naissance, l'être, de quelque espèce qu'il soit

(végétal, animal, humain), est fondamentalement marqué de l’empreinte des limites qui en font un être fini, d’une non-conscience à ce moment-là de sa finitude d’une part et d’une absence complète de symbolisation d’autre part. La seule chose dont nous soyons sûrs en venant à la vie c’est que nous allons mourir dans un avenir qui, lui, est indéfini. Ainsi donc, ce qui fait la vie fait de ce fait forcément la fin. Paradoxalement donc la vie sans fin se voit délimiter de la finitude. La finitude peut s’envisager, dans un premier temps, comme limite dans le champ physiologique. Le corps de l’enfant qui passe par les deux bassins de la mère pour apparaître au monde, de façon naturelle, y trouve la perception, même si non conscientisée, des limites premières sécurisantes par le modelage du corps et du crâne ainsi finalisé. Les deux bassins l’enserrent, le modèlent lors de cette traversée du monde de la Mère au monde de la Terre. Concernant le champ intellectuel, le monde de la matière pour l’être se détermine aussi d’un « en-corps » de la finitude. La densification de toute chose est un fait qui fait réalité. C’est donner un contour, un fini à toute chose sur Terre ; l’infiniment grand ou petit n’appartient pas à l’appropriation de l’être dans le champ du visible. Tel il en est, nous le verrons, du désir qui n’appartient pas au visible et qui ouvre la porte aux représentations générées par l’histoire inconsciente du Sujet. L’être ne peut concevoir le monde extérieur qu’à travers ses représentations issues non de la conscience ou de la perception, mais d’un arrangement de la réalité porté par un regard que grève l’histoire inconsciente du Sujet. Ainsi donc la mort s’insinue déjà à la naissance dans la sphère des représentations, au même titre que les représentations feront voile du regard sur le monde. Sur le plan psychique, la naissance pousse déjà irrémédiablement l’enfant vers la mort qui imprime sur lui la marque de la servitude à la finitude, d’une volonté de savoir absolu comme seule issue possible au droit de vivre sa vie ; l’absolu faisant forcément référence à la toute-puissance de l’ère de l’oralité. C’est dans l’expérience analytique la position de l’Analyste en place du Sujet supposé savoir, car il est l’Autre qui représente la mort ou le désir désirant, d’autant que le désir du Sujet est le désir du désir de l’Autre. Cette empreinte psychique inconsciente va dominer la vie entière de l’être, et fera force d’adaptation et de gestion selon l’environnement de l’enfant, angoissé, névrosé ou bien géré et structuré. La conscience lorsqu’elle est prise dans la sphère des représentations n’est plus de la réalité, mais plutôt faite de constructions, tels les signifiants issus de l’inconscient, qui font tomber le masque de l’illusion. Elles semblent vouloir définir un idéal qui permettrait de vaincre le fini de l’être ou en tous cas en établir un déni qui fasse face à l’inéluctable de manière à s’accommoder de la vie quotidienne d’une façon plus acceptable qu’avec cette inexorable direction. Il s’agit d’essayer de reprendre le contrôle comme s’il était possible d’annuler le vieillissement voire la mort. Le désir est par lui-même l’expérience de la limite, de la finitude avec la jouissance comme aveu le plus radical. La vie

s'entend avec les moments de réactualisation de cette rupture et la structure du désir se manifeste comme perte, et donc comme deuil à effectuer à chaque perte. C'est la perte d'un objet (l'objet *a*) qui n'a jamais été là et qui ne sera pas davantage retrouvé à aucun moment, tant il est vrai qu'il n'était pas institué avant cette perte, qu'il n'était rien. C'est un peu dire la mort comme perte de cet objet qu'est la vie et dont il faut faire le deuil à chaque instant de sa vie à travers la perte réactualisée de l'objet *a*. Il en est ainsi de la perte et du deuil d'un être cher.

Quand les représentations se délitent, alors tombe le masque de l'illusion. Le Sujet se voit dénudé du superflu à n'en plus pouvoir faire déni de sa finitude ou de celle des autres, qui lui appartient en propre et s'acoquine du manque. C'est en quelque sorte ce qui se passe pour l'analysant à travers l'expérience analytique ; en quête de lui-même il doit en passer par le deuil à faire et du temps et d'un objet qui n'a jamais existé, l'objet de son désir, l'objet *a* ; le désir est alors tenu comme lieu où se recueillent les effets de l'inconscient et de sa structure symbolique. Quant au temps, il devient l'ennemi, car, enfermé dans un temps qui ne passe pas -quand il voudrait aller rapidement- il pense tourner en rond, mais d'un rond qui tourne sans fin qui ne donne pas la réponse de toute chose, en tous cas certainement pas de la Chose...

Ainsi donc, l'image que l'être a de la mort repose sur des représentations qui peuvent évoluer selon les moments, selon ses modélisations, d'un être à l'autre et tout au long de la vie d'un même être. Effectivement, elles s'appuient sur ce qu'il en est du désir pour lui et ne font que ramener aux pulsions de vie et aux pulsions de mort. L'image de la finitude devient l'expression d'un dévoilement de ce qui fait mascarade, l'impuissance. La mort serait ainsi donc liée à la perte, à la dépossession et par là au manque inhérent dont il faudrait faire le deuil pour réussir le passage de l'impuissance à la symbolique, d'un langage qui matérialise le rapport à l'Autre, et ceci fondamentalement lors de l'expérience analytique.

De l'impuissance...

S'il y eut une absence de choix avec la fin inévitable de la première fois qui matérialise, -en suite de la naissance-, l'ère de la finitude, cette première fois ne pourra jamais se retrouver, revenir. Par contre, elle ne va que se réactualiser tout au long de la vie conduisant le Sujet à une confrontation, la plupart du temps sans conscience, avec l'expression ou les expressions de sa finitude. Le langage s'appareille donc de ce qui fait fini, d'un instant qui fût unique, mais fit acte de la finitude. Sa nomination donne sens : l'être est du fini. Cet instant confisqué de la parole va générer la première véritable frustration et fait étayage de l'impuissance qui accompagne l'être tout au long de sa vie, de manière plus ou moins sereine selon qu'elle est gérée ou pas. S'installer dans l'impuissance peut générer des états de résignation. Cela ne peut-il pas alors signer la difficulté à l'autonomie à

toujours rechercher ce qui ne peut revenir ou à vouloir faire déni de ce qui ne peut plus être, transformant le Sujet en victime ? L'impuissance ne pourrait-elle pas aussi se faire le jeu d'une réassurance qui permette de supporter l'inacceptable ? Mais cette réassurance peut-elle réellement faire compensation à l'angoisse de perte, à l'angoisse devant la mort, la sienne ou celle de l'autre ? Ce besoin de réassurance ne fait-il pas de l'impuissance l'expression du dire de la toute-puissance ? D'une volonté de toute-puissance qui pousserait à chercher à avoir et garder le contrôle sur tout et tous, d'un absolu de contrôle qui ne relève pourtant que de l'illusion, puisqu'éloignée de la réalité. Cette toute-puissance puise ses forces à l'ère de l'oralité ou l'être reste en quelque sorte fixé. Dans la réalité, le Sujet ne maîtrise que peu, sinon pas grand-chose, tant son existence s'inscrit sous la domination de l'inconscient, un autre impalpable, inacceptable, incontrôlable. Au-delà de toute confrontation philosophique -dont celles évoquées par Heidegger, Sartre, Rilke ou encore Lacan-, nous pouvons affirmer que nous voici venus au monde avec pour bagage émotionnel incontournable : la frustration et l'impuissance face à la vie, face à la mort. Ce sont les dits et dire recueillis des analysants qui en témoignent régulièrement. L'angoisse de mort se combine à l'angoisse de vie et peinent à donner sens. Dès lors que naît la frustration, s'impose l'impuissance devant un vouloir plus, toujours plus, à chercher à des-faire rupture du fini et à donner à penser l'impuissance comme une bonne implication qui ferait rassurance contre les angoisses générées par le fini, la perte, la mort, le fin de toute chose, de toute personne. Ces angoisses porteuses de souffrances peuvent trouver un sens, des réponses dans le cadre de l'expérience analytique. Sens qui ramène à soi et qui de ses forces permettrait de vivre un semblant de puissance rendant la vie acceptable, voire agréable, tout autant que la fin de la vie. Ne serait-ce pas un moyen d'humaniser sa mort (1) ?

Nous avons dit, par ailleurs, que l'impuissance peut s'entendre comme expression du dire de toute-puissance. Une voie possible est celle du « tout-contrôle » ou en tous cas la recherche de tout et tous contrôler, se heurtant là encore au fini de l'autre qui rend finalement le contrôle total inaccessible, dans ce faire à rechercher sans fin l'accessible. Parer à l'impuissance par le tout contrôle, ou en tous cas l'essai de tout contrôler est l'univers des névrosés obsessionnels dont les TOC sont une réponse aux angoisses. Mais c'est aussi l'univers de celles et ceux qui font déni de leurs angoisses en reportant les responsabilités sur les autres, ce qui les éloigne de la sérénité pour vivre leur vie paisiblement, ainsi que leur vieillissement et l'approche de leur mort. Le contrôle revient à la rupture et donc à la perte. Pour exister, il nécessite le passage d'un contrôleur vers un contrôlé, relation ambiguë qui n'est pas toujours réalisée ni symbolisée. Il est possible d'y voir un Sujet qui s'inscrit dans un état de la victime en ruchers d'un contrôle qu'elle ne parvient pas à réaliser, mais qui fait néanmoins pour lui reconnaissance . Ill en est bien de la jouissance.

Quitter purement et simplement l'impuissance serait possiblement sortir de l'ignorance en s'alliant le savoir sans pour autant retomber dans la toute-puissance de s'en vouloir attribuer un savoir absolu ou de l'absolu, ce qui relève de l'impossible dans le monde du fini. Mais alors quel(s) savoir(s) ? Dans le champ de l'expérience analytique, l'analysant se bat et se débat dans sa volonté à être en place de l'Analyste, ce Sujet supposé savoir (tout), à vouloir tout comprendre, tout savoir de son mal-être, de ses souffrances, mais sans avoir fait le chemin d'analyse incontournable qui pourrait le mener à cette rencontre avec lui-même devenu alors sachant. Ses dires jetés agressivement à l'Autre en sont l'expression : « A quoi bon ! », « si je comprenais, tout serait clair et je n'aurais plus de problèmes. », dires non formulés telle une interrogation qui appellerait une réponse, mais bien comme l'affirmation d'un dévoilement de l'impuissance à la finitude, relevant en réalité de la résistance à s'affranchir de l'inacceptable qui est du désir, du manque, de la jouissance. Dans le champ de la vie, le Sujet peut chercher à palier son incomplétude -dont celle du pas-tout(e)- par l'apprentissage au savoir dans tous les champs possibles de son appropriation jusqu'au jour où devenant sachant il pourra à son tour être Analyste ou de la transmission sur la vie, sur la mort.

Le langage est ce qui matérialise la relation à l'autre. Mais enfermé dans la période orale, le Sujet ne peut en dire de et à lui-même ou à l'(A)utre de la mort ou de la finitude dont il devient l'observateur extérieur après avoir été son propre observateur intérieur. Par ailleurs, le discours sur la mort le finit et la finitude suppose l'idée de l'infini(té) et de l'infinitude. Si la finitude apparaît comme manque, imperfection, inaccomplie, elle suppose le rapport à l'infini, à l'accompli et au parfait. Ainsi donc, l'être fini peut obtenir la compréhension de lui-même dans l'exploration de son rapport au premier Autre tout d'abord, mais ensuite à un Autre infini. De l'infini, cet autre Autre fait entrer dans le champ de la métaphysique avec l'idée d'un être à l'opposé de l'être fini, celui qui est de l'infini, Dieu. La représentation prend alors forme de croyances, de foi, qui mènent dans un ailleurs que l'image, ailleurs que le symbolisable, à croire que l'infini nous échappe davantage, ou en tous cas tout autant, que ce qui est du fini. C'est ce qui faisait dire à Descartes que c'est uniquement par la comparaison avec un être plus parfait que moi que je peux connaître, « que je doute et que je désire, c'est-à-dire qu'il me manque quelque chose » (2). Du fini ou de l'infini, le plus de savoir ne nous conduirait-il pas inexorablement à combler un peu de ce qui manque et qui échappe, tel le marqueur qui fait empreinte de l'être dès sa conception, l'inconscient ? Réussir sa vie, en conscience de sa mort, ne serait-il pas quitter le champ des attentes pour faire le passage vers

un agir au dire qui s'assujettit non plus de l'Autre, mais d'une autonomie en mouvement qui pourrait apaiser les angoisses, sinon les faire taire complètement ?

Janvier 2018

- (1) Alors que dans une théorie « réaliste » de la mort, elle apparaît comme « un contact immédiat avec le non-humain » et échappe par là à l'homme, la « récupération » de la mort à laquelle se livre l'idéalisme aboutit à une individualisation de la mort, qui « devient mienne », de sorte que « je deviens responsable de ma mort comme de ma vie », « la mort comme fin de la vie s'intériorise et s'humanise », de sorte que « l'homme ne peut plus rencontrer que de l'humain ». J.-P. Sartre, *L'Être et le Néant*, Paris, Gallimard, P. 577.
- (2) Descartes, *Méditations*.